

loi des Faillites ayant été abrogée, il revint à sa profession et à la vie publique active, lui sacrifiant son temps, son argent, sa santé en prenant part à toutes les luttes qu'il croyait pouvoir combattre sans manquer à lui-même.

L'année suivante, il entra en société avec l'hon. M. Honoré Mercier et M. P.-G. Martineau, et plus tard avec M. F.-X. Choquette. A partir de cette date, M. Beausoleil fut le conseiller intime, l'ami de cœur, l'agent actif et dévoué d'Honoré Mercier. Il s'était établi, entre lui et le ministère national, un courant régulier de communications, et il était consulté officiellement sur toutes les grandes affaires.

Esprit délié, rompu aux affaires et aux expédients de la politique, partisan sans fanatisme, libéral sans illusion, M. Beausoleil ressemble au grand patriote par plus d'un côté, et puis leurs esprits sont de la même famille : méthodiques, exacts, rigoureux, ni l'un ni l'autre ne se paient de mots.

M. Beausoleil fut également, depuis cette époque, l'organisateur en chef du parti libéral. C'est dans ce travail obscur, compliqué et tourmenté, qu'il a joué un rôle décisif, grandissant dans son parti, dans les affaires publiques. Il a rempli cette charge avec beaucoup d'honneur pour lui et de profit pour son parti. Par son tempérament politique, son esprit pratique et sensé, il savait résister aux emportements, réprimer les violences et détourner les coups de tête ; il déployait une grande habileté dans l'art de tourner les difficultés, de satisfaire les intérêts et d'effectuer les conciliations et les fusions. Et il est resté, sans ostentation jusqu'à ces derniers temps, l'agent actif, universel, efficace, du parti libéral, servant avec fidélité, mais sans servilité.

En 1887, M. Beausoleil entra dans l'arène fédérale, comme député du comté de Berthier, précédé d'une grande réputation qu'il sut soutenir avec éclat comme orateur et comme tacticien.

Comme orateur, il est doué d'une éloquence sévère et réfléchie, d'une dialectique vigoureuse et serrée. Il n'a ni la verve, ni l'esprit des saillies, ni la flamme apparente ; non plus le geste dont le jeu intéresse le regard et fait écouter un orateur, même quand il dit peu de chose ou rien. Il a une voix un peu sourde, avec un accent singulier ; il fait peu de gestes, mais quand il parle, il a quelque chose à dire et il le dit en peu de temps. Sa diction est également un peu lente et trop martelée, mais c'est plutôt une observation qu'une critique, car son discours y gagne ; on dirait qu'il pénètre davantage dans l'esprit de l'auditeur. Encore une remarque : il a horreur de la rhétorique et ne voit dans la perfection du style que le moyen de donner à la pensée toute sa force et de la vêtir d'une manière digne d'elle.

Comme tacticien, je me contenterai de citer sa fameuse motion en faveur des écoles séparées et de la langue française, qui rallia sous son drapeau tous les députés canadiens-français et conduisit le gouvernement si fort de sir John-A. Macdonald à deux doigts de sa perte—aussi le fameux discours qu'il prononça sur le budget de 1891 et qui força le Ministre des Finances à modifier son tarif.

M. Beausoleil laissera donc à Ottawa le souvenir d'un grand *debater* et une réputation acquise par de longs et éclatants services, mais il laissera surtout le souvenir d'un vrai patriote. Quand il s'agissait des questions nationales ou religieuses, il n'y avait pas d'attaches de parti qui tenaient pour lui : aussi les Anglais l'avaient-ils très justement surnommé : *The chief of the old guard of the French party*.

C'est également vers cette époque que l'honorable M. Mercier voulut faire entrer M. Beausoleil dans son ministère, mais cette seule pensée révoltait M. Laurier (aujourd'hui sir Wilfrid) qui s'écriait à chaque nouvelle tentative de lui enlever son lieutenant :

—“ Si Beausoleil part, je m'en vais, moi aussi.”

La carrière municipale de M. Beausoleil est trop importante pour que nous n'en disions pas un mot, car sa vie se scinde en deux parties bien distinctes et on peut dire qu'il a deux gloires et deux renommées.

Ce fut en 1882 qu'il entra au Conseil de Ville, comme représentant de la division Saint-Jacques. Le

programme d'alors de M. Beausoleil peut se résumer en trois points principaux :

1. Liberté de l'approvisionnement du marché et abolition du monopole des abattoirs.
2. L'établissement de l'égalité entre tous les citoyens par l'abolition de la Corvée, qui privait des milliers d'ouvriers de leur vote.
3. L'établissement du règne de la majorité, c'est-à-dire de la population française, opprimée par une minorité anglaise qui perpétuait son règne par le maintien de la journée de Corvée et en empêchant l'annexion des municipalités françaises.

Ce programme, M. Beausoleil l'a suivi à la lettre avec activité et énergie. Nul obstacle n'a pu vaincre sa résistance. C'est aussi lui qui, de concert avec MM. Préfontaine et Rainville, fut le promoteur de toutes les améliorations qui ont fait de Montréal une des plus belles villes de l'Amérique et un sujet de légitime orgueil pour la province de Québec.

Ainsi qu'on peut le constater, la carrière de M. Beausoleil est bien remplie et tous les hommes de bien regretteront sa disparition de la scène publique.

* *

Au physique, M. Cléophas Beausoleil peut être considéré comme un des meilleurs types de notre race. Sa taille haute et fortement charpentée est surmontée d'une tête à l'ossature un peu massive et se rapprochant beaucoup du type bismarckien : front large, nez légèrement aquilin, moustache forte et tombante, lignes régulières et un peu sévères, regard vif et perçant qui semble regarder les pensées plutôt que les objets. Tout cela constitue une originalité puissante composée d'honneur, de simplicité, de noblesse morale et de mâle bon sens.

En outre, M. Beausoleil a un caractère charmant, des manières parfaites, une cordialité sincère et une absence de vanité et d'envie que nous souhaiterions à beaucoup de gens.

Obligé jusqu'à la prodigalité, les cordons de sa bourse sont toujours déliés, qu'il s'agisse d'encourager une œuvre de charité, de secourir une infortune privée ou de remplir la caisse de son parti.

Toute la carrière de M. Beausoleil peut se résumer en ces mots : “ Faire du bien à mes compatriotes.” Et, si elle n'a pas été couronnée d'honneurs comme tant d'autres bien moins utiles que la sienne, elle n'en a pas moins bien atteint son but.

Encore une remarque. M. Beausoleil sort pauvre de la vie politique et il y était entré relativement riche.

Avec nos mœurs politiques relâchées, cet éloge est encore ce qui vaut le mieux.

ALFRED PELLAND.

NOS GRAVURES

L'UNIVERSITÉ DE CALIFORNIE

Si quelque magicien disait à un architecte ayant des idées grandioses et l'ambition de les réaliser : “ Tu as le droit de former deux souhaits.” “ Je demande, répondrait-il, un emplacement très vaste dans un site très beau et des millions sans compter.” Mais il penserait que ce n'est qu'un rêve. Ce rêve vient de se réaliser pour notre compatriote M. Emile Bénard, un architecte de cinquante-cinq ans qui fut, en 1867, Grand-Prix de Rome. Il a rencontré le magicien, ou plutôt la fée, et ses deux souhaits sont aujourd'hui exaucés.

La fée, c'est Mme Phebe A. Hearst, née Appersin (en 1843), et veuve colossalement riche, depuis 1891, du sénateur George-R. Hearst.

La Californie, pays bien plus neuf que les Etats de l'Est, aspire à rattraper le temps perdu. On connaît les grandes Universités de l'Est : Princeton, Harvard. San-Francisco veut avoir mieux que le collège Harvard, gloire de Boston. Et Mme Phebe Hearst a estimé qu'elle ferait un noble emploi de ses millions de dollars en satisfaisant le caprice grandiose de ses compatriotes.

L'affaire a été menée rondement. En janvier 1898

fut ouvert un concours préparatoire, sur un programme rédigé par M. Guadet, professeur à l'école des Beaux-Arts de Paris. On demandait aux concurrents un projet d'ensemble approprié à un immense terrain sis à Berkeley près de San-Francisco et dont un plan en relief leur était délivré. Il fallait prévoir quinze instituts, d'importance matérielle inégale, des maisons d'habitation pour 5,000 étudiants, des gymnases, des musées, etc.

Le jury international réuni à Anvers en octobre 1898 retint onze projets sur quatre-vingt-dix-huit.

Nouveau concours entre les auteurs des onze projets conservés qui, détail à noter, étaient tous anciens élèves de notre Ecole des Beaux-Arts. Trois étaient français, un autrichien, un suisse et six américains.

Le second concours a été jugé à San-Francisco en septembre dernier. Les concurrents avaient apporté des plans à plus grande échelle et l'étude détaillée de l'un des groupes à leur choix. Il y eut, dit-on, de longues hésitations pour l'attribution des primes, à partir de la deuxième. Mais le premier prix de 50,000 francs fut décerné à l'unanimité. La supériorité du projet de M. E. Bénard, aussi bien dans l'ensemble que dans le détail, était incontestable. Il était à la fois le plus harmonieux, le plus pratique et le mieux adapté au terrain.

La vue perspective que nous publions permet de se faire une idée de la conception de M. Bénard et en même temps des proportions colossales, stupéfiantes de la ville universitaire qui va se bâtir. Elle ne se bâtira pas en un jour, ni même en deux ou trois ans. Cependant M. Bénard vient de retourner pour San-Francisco et la première pierre du premier palais ne tardera pas à être posée. Dès à présent une cinquantaine de millions de francs, dont plus de la moitié fournis par Mme Hearst, sont à la disposition de notre compatriote et des lieutenants dont il s'entourera. Ce sera suffisant pour construire un des groupes. Le coût total de l'Université dépassera 200 millions. On les trouvera au fur et à mesure des besoins : Mme Phebe Hearst n'a pas assigné à ses générosités d'autres limites que celles de sa fortune.

LE PALAIS DES ARMÉES DE TERRE ET DE MER

En novembre 1897, à la suite d'un concours, MM. Aubertin et Umbdenstock, architectes, étaient chargés de construire le Palais des Armées de Terre et de Mer de l'Exposition de Paris de 1900. Leur projet était original. Le palais devait être en acier et ses deux ailes se terminaient par des proues de navires, à droite une proue de cuirassé symbolisait la marine actuelle, à gauche la proue d'un vaisseau de ligne pour rappeler la marine d'autrefois. Ce projet fut publié par les journaux.

Le résultat du concours de 1897 est devenu lettre morte par le refus du Ministère de la Guerre de la fin de 1898 (M. de Freycinet), de participer directement à l'Exposition ; l'exhibition du matériel de guerre français présentait, paraît-il, un danger.

C'est seulement le 15 mai dernier que M. Picard, en demandant à MM. Aubertin et Umbdenstock d'hospitaliser l'Hygiène dont il supprimait le palais spécial a pu trouver les deux millions nécessaires sur le budget général de l'Exposition. Les architectes se remirent à l'œuvre sur un nouveau programme qui les limitait étroitement pour les matériaux et pour la décoration. Mais ils avaient plus de deux années à rattraper. Ce tour de force a été accompli. Les travaux, commencés le 12 août, sont aussi avancés que ceux des palais voisins.

Le Palais des Armées de Terre et de Mer s'allonge entre la Seine et le quai d'Orsay, sur une longueur de onze cents pieds. Une passerelle en acier traverse la Seine dans l'axe de l'énorme baie qui en occupe le centre.

La science la plus nécessaire à la vie humaine, c'est de se connaître soi-même : il vaut mieux savoir ses défauts que de pénétrer tous les secrets des Etats et des Empires et de savoir démêler toutes les énigmes de la nature.—Saint AUGUSTIN.